

EVA VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ

Université Charles de Prague

IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Abstract. Voldřichová Beránková Eva, *Identité et altérité dans le roman québécois* [Identity and Alterity in Quebec Novel]. Studia Romanica Posnaniensia, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXV: 2008, pp. 103-111. ISBN 978-83-232190-1-9, ISSN 0137-2475.

As a « relational concept », alterity can only be defined in opposition to what sociologists call a « referential group », an entity which dictates political, religious or cultural norms in a concrete society. Our article will first explain the difference between simple « diversity » and real « alterity », which is perceived as a potential source of threat by the majority society. Using concrete figures from 19th and 20th century Quebec novels, we will illustrate various types of alterity and the general evolution of Canadian mentality in relation to various minorities.

Dans ma contribution, je m'intéresserai au rapport existant entre l'identité collective (normative dans une société donnée) et la perception de l'Autre. Plus précisément, je me demanderai comment fonctionne la représentation de l'Autre (c'est-à-dire d'un personnage « différent » par sa nationalité, sa race, sa religion ou sa sexualité) dans le roman québécois. Dans quelle mesure l'arrivée d'un « étranger » est-elle perçue par les autres héros négativement, comme une transgression, une menace à la norme ou, au contraire, positivement, comme une occasion inespérée d'échapper aux stéréotypes sociaux.

Pour ce faire, il faut d'abord cerner le concept de l'altérité. Dans son livre intitulé *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, François Hartog souligne que l'altérité est un concept relationnel qui ne se définit que par opposition à un terme du même genre, à savoir l'identité :

Dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes *a* et *b* et que *a* n'est pas *b* [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où *a* et *b* entrent dans un même système [...]. Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans les systèmes de la langue et de l'écriture¹.

¹ F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Gallimard, Paris 1980.

Somme toute, il ne s'agit pas d'un concept constant attaché à un jugement de valeur invariable, mais d'une véritable construction idéologique, sociale et discursive sujette à de profondes modifications selon le contexte. A titre d'exemple rappelons ici la figure de l'Amérindien, cet Autre par excellence. Tandis que dans la littérature traditionnelle québécoise (par exemple dans les récits de Jacques Cartier ou de Samuel de Champlain), les marques les plus significatives de l'altérité du « sauvage » sont la nudité, le nomadisme, le tatouage, la polygamie et la barbarie des rites perçus négativement comme incompatibles avec l'ordre social, culturel et religieux des explorateurs occidentaux ; Ronsard ou Rousseau valorisent au contraire certains aspects de la vie des Amérindiens comme la simplicité, la liberté et la proximité de la nature, débouchant ainsi sur une véritable idéalisation du « bon sauvage ».

Un autre problème consiste dans le fait que la relation « *a* n'est pas *b* », « *b* n'est pas *a* » est parfaitement réversible. Si dans les récits de voyages c'est l'explorateur blanc européen qui considère l'Amérindien comme « Autre », rien ne nous empêche d'imaginer un roman dans lequel ce serait au contraire l'Indien qui prendrait la parole et inverserait les statuts.

Dans les récits à la première personne, nous pouvons dire, bien sûr, que *a priori* c'est le narrateur qui tranche entre « moi » et « l'autre », mais que faire dans les nombreux cas où le narrateur est extradiégétique ?

Dans le roman *Kamouraska* (1970)², par exemple, Anne Hébert oppose le personnage d'Aurélié Caron, une servante métisse aux mœurs plutôt libertines à Elisabeth d'Aulnières, une jeune femme blanche de bonne famille. A un moment donné, chacune des deux femmes regarde sa rivale comme une véritable étrangère. (Pour Aurélié c'est Elisabeth qui est « autre » et vice-versa.)

La question de savoir qui représente l'Autre au niveau du roman entier ne peut donc pas être résolue au niveau de la relation binaire entre ces deux unités analogues. Pour trouver la réponse, il faut tenir compte d'un contexte plus large représenté par ce qu'Eric Landowski appelle le « groupe de référence³ ».

Il s'agit du groupe qui dicte la norme (sociale, culturelle, politique, religieuse) régnant dans un univers romanesque donné. Dans le cas de *Kamouraska*, c'est la société blanche, traditionnaliste, catholique et franco-canadienne de la ville Sorel qui se trouve chargée de ce pouvoir de légitimation et qui établit donc l'ensemble des codes sociaux ainsi que tout un système de critères permettant d'assimiler ou d'exclure les personnages jugés différents. Uniquement le renvoi à ce groupe bien défini permet d'identifier comme l'Autre, comme l'étrangère, Aurélienne la métisse et non pas Elisabeth la blanche.

Or, si le personnage de l'Autre ne peut se définir en soi, mais uniquement en rapport avec une unité plus grande dont il représente un écart, il pose toujours un problème terminologique. En effet, toute différence n'est pas forcément altérité.

² A. Hébert, *Kamouraska*, Seuil, Paris 1970.

³ E. Landowski, *Présences de l'autre : essais de sociosémiotique II*, Presses Universitaires de France, Paris 1997.

Le fait qu'un personnage ait les yeux bleus et un autre les yeux bruns, que quelque'un soit blond ou roux, d'une taille au-dessus ou au-dessous de la moyenne ne joue en général strictement aucun rôle dans le roman. Aucune exclusion, aucune crise, aucun conflit sanglant ne résulte de la constatation de ce type de différences, jugées parfaitement insignifiantes. Autrement dit, il y a, certes, constatation d'une différence, mais cette constatation n'implique aucun jugement de valeur. Pour qu'une simple différence devienne altérité, il faut que le groupe de référence la sémantise, la choisisse comme pertinente, l'inclue dans l'inventaire des traits différentiels.

Un exemple concret : le protagoniste des *Anciens Canadiens* (1863)⁴, célèbre roman de Philippe Aubert de Gaspé, est un jeune orphelin écossais appelé Archibald Cameron of Locheill. Meilleur ami d'un gentilhomme francophone, Jules d'Haberville, Archibald se fait en quelque sorte adopter par la famille de son compagnon. Pendant toute la première partie du roman, l'identité écossaise du héros principal ne pose ainsi strictement aucun problème à son entourage.

Tout le monde remarque, bien sûr, qu'Archibald est « différent » des autres. Son nom imprononçable, son fort accent calédonien, sa physionomie quelque peu exotique (taille forte, yeux bleus, peau très blanche marquée de taches de rousseur), sa culture littéraire profondément marquée par le folklor écossais, tout fait du jeune homme un « étranger », un « pauvre exilé ». Or, jusqu'au chapitre XII fatidique, ces différences sont neutralisées voire positivement connotées dans le roman. Archibald est considéré comme un véritable « enfant de la maison », un « frère d'adoption », bref, il entre parfaitement dans le « nous » collectif des Québécois. Tout ceci sans pourtant perdre son identité d'origine. En effet, son pragmatisme anglosaxon ainsi que sa force extraordinaire font de lui un véritable héros mythique lorsque, dans une scène légendaire, il sauve un villageois local de la noyade dans un lac pris de glace.

C'est seulement à partir de l'année 1859, début de la conquête britannique de la Nouvelle-France, que le statut d'Archibald change radicalement. Attaché à un régiment anglais, le héros se voit obligé de se retourner contre les Québécois francophones et d'incendier le manoir de la famille d'Haberville, ses anciens bienfaiteurs.

Ainsi, à partir du moment où les Québécois francophones entrent en conflit avec la Couronne britannique, l'identité écossaise d'Archibald qui, jusque-là, était perçue comme un trait non-pertinent, comme un simple fait de naissance, devient soudain dotée de traits négatifs. Autrement dit, un personnage aimé et intégré à la communauté se métamorphose, du jour au lendemain, en l'Autre exclu et détesté. Nous pouvons ainsi dire que le drame entier des *Anciens Canadiens* consiste précisément dans cette transformation d'une simple différence en une altérité négative et menaçante.

La fin ambiguë du roman est très significative de cet enjeu. Certes, Archibald finit par se réconcilier avec la famille d'Haberville et par s'installer définitivement

⁴ Ph. Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, Fides, Montréal 1970.

au Québec. Son ami Jules poussera la réconciliation jusqu'à donner le prénom d'Archibald à son propre fils. Or, la sœur de Jules, Blanche, dont Archibald est désespérément amoureux, refuse de l'épouser par principe politique, en dépit de l'amour qu'elle ressent pour lui. Elle déclare ne jamais vouloir être la femme d'un ancien « incendiaire » et « conquérant ».

Ainsi, Archibald ne fera jamais complètement partie du Même ni de l'Autre. Si son prénom sera donné au fils de Jules, lui vivra sans paternité de sorte que le nom Locheill ne connaîtra pas de postérité. S'il se réconcilie avec ses anciens amis, cette union restera à jamais incomplète, puisqu'il ne possédera jamais la bien-aimée Blanche. Au début positivement connotée, ensuite dénoncée comme perfide et menaçante, son Altérité finira dans l'ambiguïté totale.

Nous avons vu jusqu'ici, que l'Autre est une notion relationnelle qui se définit par opposition à un autre terme, que la différence n'est significative que par rapport à un groupe de référence et que pour pouvoir parler de l'altérité, la différence doit faire partie d'un inventaire de traits pertinents choisis par ce même groupe de référence.

Or, une autre question se pose aussitôt : comment la perception de l'Altérité change-t-elle dans l'histoire de la littérature québécoise ?

Selon qu'ils se fondent sur des critères sociologiques ou linguistiques, les spécialistes apportent deux types de réponses.

Commençons par les études inspirées de la sociologie. Depuis une dizaine d'années, une équipe de chercheurs de l'Université de Toronto établit un répertoire informatisé appelé « Le personnage de l'Autre dans le roman canadien-français et québécois⁵ ». Actuellement, cette base de données (que vous pouvez consulter sur l'Internet à l'adresse : www.chass.utoronto.ca/french/alterite) comprend environ 400 fiches permettant de classer les romans selon différentes catégories : 1) le type d'altérité du personnage donné, 2) le groupe de référence 3) la valeur positive ou négative accordée à l'altérité etc. Le répertoire constitue ainsi un témoignage très précieux sur l'évolution des mentalités au Québec.

Je me limiterai ici à quelques remarques globales : La catégorie qui comprend le plus grand nombre de textes et qui s'avère la plus constante dans l'imaginaire québécois est celle de l'Amérindien. Tantôt ami, tantôt traître, le personnage de l'autochtone se prête à de multiples représentations qui jouent à la fois sur l'ancienneté de son implantation sur le continent nord-américain et sur son statut minoritaire au sein de la société actuelle.

Si l'Amérindien est une figure constante, d'autres changent considérablement avec le temps. Les Écossais et les Irlandais, qui étaient très souvent représentés dans les romans de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, se font nettement plus rares aujourd'hui. Il semble que, aux yeux des romanciers québécois, ils perdent leur spécificité culturelle et se trouvent de plus en plus englobés dans la vague

⁵ J.M. Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Editions Nota bene, Québec 2004.

catégorie des « Anglais » ou des « anglophones ». Ce type d'évolution ne surprend pas les spécialistes familiers de l'histoire québécoise.

Par contre, d'autres changements peuvent paraître plus étonnants. Depuis les années 1980 par exemple, les Américains (au sens Etats-Uniens) ne sont que très rarement perçus comme « autres ». De nombreux travaux de critique littéraire⁶ s'efforcent actuellement d'expliquer les causes de ce changement d'attitude vis-à-vis des Etats-Unis qui fait que les romanciers québécois ont de plus en plus tendance à inclure les Américains dans la catégorie de « nous ».

Il existe aussi un certain nombre de catégories qui se manifestent fort tardivement. Dans les années 1980 et 1990 par exemple, les romanciers québécois se détachent quelque peu des caractéristiques ethniques et nationales pour aborder plutôt des formes d'altérité liées à la sexualité (homosexualité, transvestisme) et à la santé mentale (différents personnages jugés fous par leur entourage).

Or, dans la dernière décennie, la différenciation par nationalité voire par religion, qu'on croyait périmée, réapparaît avec force dans les romans consacrés aux nouvelles catégories ethniques présentes dans la société québécoise : personnages noirs, asiatiques, sud-américains et surtout arabes.

C'est à travers cette espèce d'immense fresque créée par tous les personnages Autres que nous pouvons lire l'histoire politique et culturelle de la société québécoise, deviner ce qui était considéré comme « normal » ou « exceptionnel », « positif » ou « négatif » à une époque donnée et étudier comment ses notions ont évolué avec le temps.

L'autre approche, qui s'appuie davantage sur la linguistique, étudie ce qu'on appelle « l'énonciation de l'Altérité ». Autrement dit les liens existant entre la notion de l'Autre et le narrateur du texte donné.

Utilisant ce critère, Simon Harel⁷ distingue deux catégories de récits :

1. Celui où l'Autre est mis à distance. C'est-à-dire où une voix narrative le perçoit, le définit et le raconte de l'extérieur. Tel est le cas de la majorité des romans publiés au Québec avant les années 1960.

2. Celui où l'Autre est lui-même le sujet énonçant. Il s'agit des romans racontés par un personnage qui se sent lui-même autre par rapport au reste de la société sur laquelle il porte souvent un regard critique. Ce type d'énonciation figure dans un bon nombre de romans contemporains qui mettent en scène différentes minorités ethniques ou religieuses.

Arrêtons-nous brièvement à ces deux types de romans. Dans le premier cas (où nous avons affaire à une représentation extérieure du personnage de l'Autre) les

⁶ J. Morency, *Le mythe américain dans la fiction d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Nuit blanche éditeur, Québec 1994 ; J.-F. Chassay, *L'ambiguïté américaine : le roman québécois face aux Etats-Unis*, XYZ, Montréal 1995.

⁷ S. Harel, *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Le Préambule, Montréal 1989.

rapports existant entre l'individu jugé « différent » et le groupe de référence qui l'entoure oscillent en général entre la fascination et la crainte.

Le Survenant, un roman publié en 1945 par Germaine Guèvremont⁸, est un exemple canonique de cette ambigüité fondamentale.

L'intrigue du livre est facile à résumer : un étranger inattendu arrive dans un village québécois, il y reste pendant quelques mois et ensuite il repart, aussi mystérieusement qu'il est jadis apparu. Les villageois ne connaîtront jamais son identité, son origine ni les détails de son passé, un doute planera sur sa sexualité (plutôt androgyne) et on ne saura pas non plus pourquoi il est arrivé dans la communauté.

Or, moins les autres sauront de lui, plus de fantasmes ils broderont autour de sa personnalité. Le survenant fonctionnera dans le texte comme ce que Landowski appelle un « terme manquant », à savoir :

le complémentaire indispensable et inaccessible, celui, imaginaire ou réel, dont l'évocation crée en nous le sentiment d'un inaccompli ou l'élan d'un désir parce que sa non présence actuelle nous tient en suspens et comme inachevé, dans l'attente de nous-même⁹.

Didace, le père de la famille, espère que l'étranger remplacera son fils, trop maladif pour être bon cultivateur et peu fécond pour assurer la continuation de la famille par de nombreux enfants. Convaincu que le survenant réussirait là où sa propre progéniture a failli, Didace rêve de le marier avec l'une de ses filles. En termes sémiotiques le processus est clair : le père de la famille veut abolir la différence entre « nous » et l'Autre en intégrant celui-ci dans le groupe de référence (la famille, la paroisse, le village). Pour ce faire il gomme les traits différentiels du Survenant (il semble oublier que le jeune homme est un étranger) ou bien il les sémantise de façon positive (il insiste sur l'énergie, la vitalité et la force du nouveau-venu qu'il compare au manque d'endurance de ses propres enfants).

Bref, aux yeux du père, l'Altérité rime avec l'espoir. L'espoir de briser le cercle vicieux du malheur dans lequel la famille était epuis longtemps enfermée, de changer son sort, d'échapper à tous les déterminismes qui l'étouffaient jusqu'ici.

Pour le fils et la bru, l'Altérité corespond au contraire à une transgression inadmissible, car l'arrivée de l'étranger dans la famille les a progressivement privés de leurs droits traditionnels. Amable et Alphonsine se sentent tous les deux menacés par le lien de plus en plus fort unissant leur père et le Survenant. Leur réaction hostile résulte sans doute de cette peur traditionnelle de l'étranger qui pourrait s'emparer des biens réels ou symboliques des membres d'une communauté. Autrement dit, si Amable et Alphonsine font tout pour exclure le Survenant du groupe de référence, c'est par crainte de se voir eux-mêmes bannis, remplacés par cet usurpateur.

⁸ G. Guèvremont, *Le Survenant*, édition critique établie par Yvan G. Lepage, Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1989.

⁹ E. Landowski, *Présences de l'autre : essais de sociosémiotique II*, Presses Universitaires de France, Paris 1997, p. 10.

Tout l'intérêt du roman consiste précisément dans cette oscillation entre, d'une part, la valeur positive de l'Altérité, cette génératrice permanente de rêves, fantasmes et espoirs et, d'autre part, sa valeur négative de menace aux traditions ainsi qu'à la cohésion du groupe de référence originel. Paradoxalement, c'est dans la mesure exacte où le Survivant satisfait aux exigences et fantasmes de Didace (destinés à protéger et faire continuer la communauté) qu'il coupe le père de ses propres enfants et ainsi remet en cause la survie de cette même communauté. La tension ne cesse qu'au moment où le jeune homme, fidèle à sa nature d'aventurier, quitte définitivement le pays, laissant derrière lui les villageois désemparés.

Si, dans les romans traditionnels (donc ceux qui fonctionnent sur la mise à distance de l'Autre), c'est le couple fascination-crainte qui régit l'économie du récit, dans les romans contemporains (où l'Autre est lui-même le sujet énonçant), nous pouvons dégager un tout autre couple dichotomique : hybridité-solitude.

Pour y voir plus clair, examinons rapidement un roman culte des années 1980 – *Le Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin¹⁰.

Jack Waterman, un écrivain québécois, y traverse les États-Unis à la recherche de son frère disparu. Une jeune fille surnommée Pitsémine l'accompagne sur le chemin. Dès le début du roman, le lecteur constate que la représentation traditionnelle de l'image de l'Autre et celle du groupe de référence cessent ici d'être opérationnelles. Les deux protagonistes du roman ont tout simplement trop d'identités à la fois pour être clairement classables dans un groupe.

Par exemple Pitsémine est métisse, fille d'un homme blanc et d'une femme indienne. Elle n'appartient donc ni à un groupe de référence constitué d'autochtones ni à la majorité blanche. Hybride sur le plan ethnique, elle est également une sorte de « métisse sexuelle » dans la mesure où il s'agit d'un personnage fortement androgyne. Ses cheveux courts, sa tenue masculine, ses mœurs libres ainsi que ses hobbies (la mécanique automobile et le pilotage) préparent progressivement le lecteur à une scène sexuelle pendant laquelle la jeune fille se métamorphosera en un véritable mâle dominateur.

Même dans le discours, Pitsémine s'en tient à l'hybridité. Opposant à la grande histoire américaine des légendes indiennes peu connues, à la tradition écrite des contes oraux, aux grands noms de la politique internationale des marginaux oubliés de tous, elle fait écho à tout un courant de réflexion dite postmoderne, représentée notamment par Jean-François Lyotard¹¹ qui souligne l'importance du métissage, de la pluralité, de l'hybridité, de la marginalité dans la remise en cause de certains métarécits fondateurs de la société occidentale.

Volkswagen blues semble ainsi célébrer les positions marginales et revendiquer le métissage comme valeur. Ses protagonistes se libèrent progressivement de leurs identités ethniques, raciales et sexuelles jugées trop contraignantes au profit d'une plus grande liberté personnelle.

¹⁰ J. Poulin, *Volkswagen blues*, Québec/Amérique, Montréal 1984.

¹¹ J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Minuit, Paris 1979.

Or, cette victoire de l'hétérogène n'apporte pas que des avantages. En effet, le métissage va souvent de pair avec la mélancolie et le déracinement. Fille d'un Québécois francophone et d'une Indienne, Pitsémine n'appartient nullepart. N'étant ni autochtone ni blanche, elle craint « n'être rien du tout ». De plus, cette perte de l'identité ethnique s'accompagne de nombreux problèmes sociaux qui condamnent l'héroïne à une sorte d'errance perpétuelle :

Sa mère, en épousant un Blanc, avait perdu la maison qu'elle possédait sur la réserve de La Romaine; elle avait été expulsée et elle avait perdu son statut d'Indienne. Mais les Blancs, de leur côté, la considéraient toujours comme une Indienne et ils avaient refusé de louer ou de vendre une maison aux nouveaux arrivés¹².

Eternelle vagabonde, Pitsémine voit le jour dans une roulotte et la continue au hasard des voitures disponibles sans jamais avoir à sa disposition « une vraie maison ».

A l'instar du métissage, l'androgynie est également caractérisée par un versant négatif. Plus Pitsémine se masculinise, plus son compagnon Jack Waterman se féminise, de sorte que malgré leur longue cohabitation les deux personnages n'arrivent jamais à avoir des rapports sexuels. Tout le roman se trouve d'ailleurs hanté par ce spectre de l'impuissance et de l'échec.

Ainsi, le métissage et l'androgynie peuvent permettre aux personnages de dépasser les rôles stéréotypés, fixés à une époque donnée par la société, mais en même temps, ils empêchent toute union avec l'autre. Certes, Pitsémine et Jack se libèrent des contraintes et quittent ainsi tous les groupes de référence imaginables, mais la frustration et la solitude sont le prix de leur nouvelle liberté.

Pour conclure cette courte excursion dans la littérature québécoise, je voudrais souligner que la figure de l'Autre n'est pas seulement le lieu d'une différence, la transgression d'une norme préétablie, mais qu'elle incarne en général toute une problématique, un véritable drame.

Transgresser la norme, être Autre veut souvent dire se libérer des pressions uniformisantes d'une société ou d'un groupe. L'altérité peut ainsi être valorisée, même désirée dans la mesure où elle incarne la possibilité d'une autre vie, d'une autre identité, d'une autre aventure.

Or, ce faisant, il ne faut pas oublier que l'Autre est également la source de nos angoisses les plus profondes, celles de n'appartenir nullepart, de verser dans la dépossession, l'échec ou la marginalité.

BIBLIOGRAPHIE

Aubert de Gaspé P. (1970), *Les anciens Canadiens*, Montréal : Fides.

Chassay J.-F. (1995), *L'ambiguïté américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal : XYZ.

¹² Ibidem, p. 99.

- Guèvremont G. (1989), *Le Survenant*, édition critique établie par Yvan G. Lepage, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Harel S. (1989), *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal : Le Préambule.
- Hartog F. (1980), *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris : Gallimard.
- Hébert A. (1970), *Kamouraska*, Paris : Seuil.
- Landowski E. (1997), *Présences de l'autre : essais de sociosémiotique II*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Liotard J.-F. (1979), *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris : Minuit.
- Morency J. (1994), *Le mythe américain dans la fiction d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec : Nuit blanche.
- Paterson J. (2004), *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec : Nota bene.
- Poulin J. (1984), *Volkswagen blues*, Montréal : Québec/Amérique.